

La culture d'un ouvrier typographe anglais à Paris au début des années 1830.

Je revins jusqu'au Pont Neuf, le traversai ; et trouvant l'imprimerie ouverte rue du Pont de Lodi, je fus bientôt à mon poste, impatient de commencer. Aucun des typographes anglais n'était encore arrivé, mais deux ou trois Français et un Espagnol travaillaient déjà activement sur des ouvrages dans leur propre langue. [...] Je me mis au travail, bien décidé à être un modèle d'industrie et de compétence, et à toucher une bonne paye [...]

Une fois achevé le roman « Woodstock », arriva « Le Dernier des Mohicans » de Cooper, puis une édition de poche des œuvres de Lord Byron, qui fut suivie d'autres ouvrages populaires, contrefaits à partir d'éditions anglaises au fur et à mesure qu'elles apparaissaient. L'absence de législation internationale sur les droits d'auteur faisait notre prospérité ; et la question de la contrefaçon dans l'imprimerie, qui ne suscitait guère de discussions approfondies entre nous, était à la moindre allusion invariablement tranchée selon le principe que « ce qui est, est juste ». Tous mes compagnons s'accordaient sur ce point, même s'ils passaient leur temps à se contredire l'un l'autre. [...]

Mon temps passait de manière assez agréable. J'avais pour voisins immédiats, à ma gauche l'Espagnol silencieux, qui dévorait une édition de poche de « Don Quichotte » et empochait cinquante ou soixante francs par semaine, et à ma droite un malheureux Français, qui travaillait deux fois plus pour quatorze ou quinze francs. En face de moi, chantant des couplets de Béranger, quand il ne disputait pas des tares de Bonaparte avec quelque Parisien en colère, se tenait celui qui est aujourd'hui l'éditeur talentueux et le propriétaire provincial du — *Chronicle*. Je pris bientôt l'agréable habitude de fréquenter son appartement somptueux (ainsi qu'il m'apparaissait alors), pour jouer de la flûte et du violon jusque vers minuit sur les accompagnements extravagants qu'il improvisait au piano. [...]

E— s'était l'homme le plus accompli du groupe des Anglais, et aussi le plus industriel. Il approchait de la quarantaine et se vantait de n'avoir jamais perdu une heure depuis l'âge de vingt ans, sauf contre son gré. Il était « correspondant spécial » en même temps que typographe, et employait tous ses moments de liberté à étudier une nouvelle langue, grâce à un volume et à une petite grammaire manuscrite qu'il avait toujours dans sa poche. Il avait ainsi appris assez de grec pour lire n'importe quel passage de l'« Iliade » ; et assez de latin pour lire Horace, dont il semblait connaître les Odes par cœur (se montrant intraitable et pédant sur leur bonne scansion), et Lucrèce, dont il adorait choisir les passages les plus rebutants pour m'ennuyer. Il parlait français couramment ; était le seul d'entre nous à échanger de temps à autre quelques mots avec l'Espagnol ; lisait parfaitement l'italien, qu'il prétendait avoir appris sans grammaire, dictionnaire ni professeur ; et travaillait à présent avec acharnement sur l'allemand, qu'il s'était donné douze mois pour acquérir. L'exemple de R— l'avait incité à étudier la musique, dont il maîtrisait assez bien la théorie, mais mal la pratique, faute d'une bonne oreille. À tous ces accomplissements s'ajoutaient un penchant exécrationnel à la critique et un tempérament vindicatif, qui le faisaient s'enflammer à la moindre occasion. Il semblait considérer comme une tentative de vol toute demande d'informations sur un sujet qu'il connaissait, comme s'il devait les perdre en les communiquant aux autres. La nature avait allié à cette charmante disposition ses compagnons habituels : une petite taille et une constitution chétive.

N—, qui travaillait à côté de E—s, était un homme d'une tout autre espèce. Il était un peu plus jeune que l'autre, mais assez vieux pour avoir acquis une grande connaissance du monde, au prix de beaucoup de misère et de malheurs, j'en étais convaincu. En arrivant à l'atelier, un an avant moi, il s'était excusé auprès de ses compagnons de son manque d'habileté dans le métier qu'il s'appropriait à exercer. Depuis la fin de son apprentissage quinze ans auparavant, avait-il déclaré, il n'avait pas touché un caractère. Il n'en dit pas davantage, mais au bout d'un an, on finit par apprendre qu'il avait été libraire, à la tête d'une importante affaire ; qu'il avait brusquement fait faillite à cause de la trahison d'un prétendu ami, et avait dû fuir son pays, laissant derrière lui femme et enfants, pour échapper à d'énormes dettes qu'on l'avait incité à contracter. C'était le meilleur orateur et l'homme le plus érudit que j'aie jamais rencontré. Il alliait les principes les plus violents à l'attitude la plus humble et la plus modeste. Interrogé sur n'importe quel sujet, il répondait en général sur-le-champ, dans une langue à la fois claire et élégante, avec autant d'aisance et d'assurance que s'il lisait un extrait d'un auteur célèbre. En politique, il était républicain, et il déclarait sans rire que s'il avait été hindou, il aurait été thug. En religion, il était incroyant, même s'il balançait de son propre aveu entre l'athéisme et le déisme, tout en doutant parfois que cette dernière doctrine pût définitivement satisfaire un authentique libre-penseur. Dans toutes les discussions, quel qu'en fût le sujet, on faisait le plus souvent appel à son jugement, et son avis, qu'il ne refusait jamais de donner, tranchait en général la question.

Dick D — était un cockney de la plus belle eau. Les caractères et la boisson étaient l'alpha et l'oméga de son existence. Il connaissait la qualité des alcools servis dans tous les pubs du quartier de

St-Mary-le-Bow, et recherchait inlassablement des informations du même type sur les vins vendus au fût à Paris. C'était un ouvrier peu soigneux, qui manipulait ses caractères avec brusquerie, sans égard à l'extrême précision mécanique qui est chez le bon compositeur un instinct. Avec un peu d'application et de persévérance, pourtant, il aurait pu gagner plus que nous tous grâce à sa prodigieuse rapidité. Mais il était né et avait grandi chez les adeptes de la Saint Lundi, qu'il vénérât avec zèle, sacrifiant sur son autel le premier jour de chaque semaine avec l'infatigable dévotion d'un croyant sincère. Ce sacrifice s'accompagnait invariablement de généreuses libations à son saint patron, comme en témoignait abondamment l'aspect du dévot lorsque, arraché par la nécessité aux extases de son septième ciel, il retrouvait les servitudes du monde du travail le mardi après-midi. Il était rare qu'il se mette vraiment à l'ouvrage avant le mercredi matin, car il trouvait généralement sa copie entre les mains d'autres ouvriers qui, ayant entrepris de l'achever, étaient peu enclins à la lui rendre. Il était à Paris depuis un an, mais n'avait fait aucun progrès en français et n'en avait pas l'intention. Il savait commander une pinte de vin ou un verre de grog et payer sa note sans l'aide du français (disait-il), et il n'allait pas s'encombrer l'esprit avec ça. Sa conception de l'économie et de la prévoyance allait de pair avec son idée de la tempérance. Il se considérait comme paré contre toute éventualité grâce à une grosse montre en argent, dont il pouvait tirer deux livres chez « son oncle » à tout moment. « Cette toquante-là, me dit-il, elle m'a coûté qu'un billet de cinq au départ, et je l'ai mise au clou plus de vingt fois, et j'en ai tiré plus de quarante livres au total. C't'un ange gardien, pour sûr, une bonne montre, quand t'es dans la dèche. »

70 Quand je lui fis observer que s'il avait payé plus de vingt fois vingt pour cent de prêt, sa montre avait dû lui coûter bien plus, il me fixa d'un air abasourdi et me répondit d'un ton d'ineffable mépris « qu'il était le mieux placé pour savoir ce qu'il avait donné pour sa montre ». Ce calcul si simple reposait sur une arithmétique dont il n'avait pas la moindre idée.

Il y avait aussi trois ou quatre habiles ouvriers parisiens qui travaillaient avec les Anglais sur des ouvrages anglais. Ils avaient adopté notre *modus operandi* et nos outils. Ils maîtrisaient parfaitement la méthode anglaise de composition rapide, et comme leurs gains s'accroissaient en proportion, d'autres ne tardèrent pas à suivre leur exemple. Ainsi, l'arrivée à Paris d'ouvriers londoniens a peu à peu conduit les Français à se perfectionner, et ils en ont tiré avantage. C'est la raison principale pour laquelle, j'en suis sûr, la génération actuelle des typographes français n'est guère inférieure en précision ou en rapidité à celle de nos compatriotes ; quoique je doute fort qu'on exige jamais d'eux les longues journées qu'on inflige aux ouvriers anglais selon la coutume du métier, ni qu'on puisse trouver le moyen de les y faire consentir. Les ateliers français, du moins tous ceux dans lesquels j'ai travaillé, ouvraient le matin au point du jour. L'ouvrier industriel pouvait ainsi se mettre à l'ouvrage dès le lever du soleil s'il voulait, et gagner autant qu'il le pouvait pendant la journée, avec la certitude de recevoir tout son salaire le jour de la paye. Or, cela n'est nullement garanti dans les ateliers londoniens, où règne une médiocrité générale, qui condamne celui qui possède plus d'industrie et d'habileté que les autres à s'abaisser à leur niveau, ou à renoncer au profit et à la prééminence qu'il devrait tirer de l'exercice de ses talents.

Je considérais ma position, entre l'Espagnol silencieux d'un côté et le vieux Français laborieux de l'autre, comme particulièrement privilégiée. L'Espagnol à ma gauche m'évitait toute interruption bruyante, et avec le vieux Parisien je pouvais converser à bâtons rompus, dans les limites de mes compétences. Celles-ci s'accroissaient de jour en jour grâce à sa lente élocution et à ses explications minutieuses. Il me recommanda d'abandonner le Dictionnaire français et anglais et d'utiliser celui de Wailly, où les mots étaient expliqués en français. Je suivis son conseil et ne tardai pas à en recueillir les fruits. J'acquis une meilleure connaissance de l'emploi et du sens précis des termes, une meilleure faculté de choix, et un vocabulaire plus étendu et plus simple. Mon vieux précepteur était à sa manière un original. Il avait été témoin de toutes les horreurs de la Révolution de 89, avait assisté à l'exécution de Louis XVI et à celle de Marie-Antoinette, avait vu les carnages et les sanglantes libérations de prisonniers, où une populace ivre de débauche cherchait un divertissement dans l'exaltation de la vengeance et du meurtre. Il avait assisté au massacre des gardes suisses et au culte de la Déesse de la Raison dans l'église de Notre-Dame, et avait été le spectateur des atrocités terribles et répugnantes de cette période agitée. Fils unique d'une veuve, il avait réussi pendant toute la durée des guerres de Napoléon à échapper à la conscription, dont sa petite taille (il ne mesurait guère plus d'un mètre cinquante) n'aurait peut-être pas suffi à le dispenser. Il avait continué d'exercer tranquillement ses trois métiers de coutelier, sellier et imprimeur, tandis qu'on décapitait les aristocrates et qu'on renversait les dynasties. Il parlait de tous ces événements avec la plus grande indifférence et *nonchalance*, sur le ton d'un homme qui discute des caprices du temps ou de l'issue d'une partie disputée par d'autres. Il reprochait au malheureux Louis de ne pas avoir pris la tête de la Révolution dès le début ou, s'il préférait rester dans son camp, de n'avoir pas traité la première vague d'insurgés comme Napoléon avait traité plus tard les Sectionnaires. « Vingt canons de douze livres employés au bon moment, disait-il, auraient sauvé la noblesse et le trône. » Il me prédit, ce qui s'avéra assez juste, que dans moins de sept ans on

verrait une autre révolution en France, à moins qu'il ne plaise d'abord au ciel de libérer le pays du règne imbécile de Charles X et d'établir le gouvernement sur un fondement plus stable.

120 Je tirais grand avantage de ma conversation avec ce vieux bavard imperturbable, et j'aurais continué à le faire si sa proximité n'avait offensé mon nez plus encore qu'elle ne profitait à mes oreilles. Il avait pour la saleté une passion qu'il est impossible d'exprimer en termes décents. Il reconnaissait ne jamais se laver ni prendre de bain, professant une aversion mortelle pour le contact de l'eau sur sa peau. Il n'utilisait jamais de rasoir, mais ôtait parfois la barbe de son visage en la frottant avec une sorte de pierre ponce qu'il gardait dans sa poche. Je crois sincèrement qu'il ne changeait jamais de linge entre le moment où il le mettait neuf et celui où il tombait en lambeaux. Il était par ailleurs couvert de crasse à 125 un point qui aurait rendu perplexe un éboueur anglais. Comme les chaleurs de juillet approchaient, après être resté presque deux mois à côté de lui, je me trouvai forcé de demander une nouvelle place à M. L—, le prote. Ma demande fut accueillie par un éclat de rire général : tous déclarèrent qu'ils s'y attendaient depuis un mois, mais voulaient voir combien de temps je tiendrais. Le vieux A—, mon ami indésirable, reçut ensuite l'ordre unanime de décamper avec son matériel dans le coin sombre qu'il occupait 130 auparavant. Je l'aidai à déménager, non sans un certain remords d'avoir été la cause d'un changement qui allait fortement diminuer son revenu hebdomadaire. Il prit néanmoins les choses avec une admirable équanimité et demeura parfaitement satisfait dans sa solitude malodorante.

135 Charles Manby Smith, *Le chemin de l'ouvrier : autobiographie d'un compagnon imprimeur* [1853], in Fabrice Bensimon, *Les sentiers de l'ouvrier. Le Paris des artisans britanniques (autobiographies, 1815- 1850)*, Paris, Presses de la Sorbonne, 2017.